

Signification et argumentation

Significação e argumentação

Marion Carel

Escola de Altos Estudos em Ciências Sociais (EHES) – Paris – França

Résumé: Je me propose dans cet article de revenir sur la question très générale de la signification des mots. Quelles valeurs en effet une langue associe-t-elle aux mots et à quoi servent ces valeurs dans la détermination du sens de nos discours ? La réponse actuellement banale est que les mots décrivent le monde et que leurs significations, systématiquement exprimées, s'ajoutent, brique après brique, pour déterminer le sens de nos discours. C'est cette réponse banale que je vais discuter. M'appuyant sur les travaux d'Anscombe et Ducrot, je défendrai l'hypothèse que la signification des mots est, non pas informative, mais argumentative. Je ne veux pas dire par là que parler consiste en un effort pour persuader. Parler ne consiste pas plus à persuader qu'à décrire le monde. Ce que je défends, c'est que parler consiste à construire un texte, à entrelacer les mots, à les mettre en regard, ou encore à les présenter comme se généralisant ou s'exemplifiant, à les opposer. Parler consiste à construire un texte qui, entrant dans une conversation, à la fois fera écho au discours de l'autre et contraindra sa réponse. Cet article constituera une présentation rénovée de ce que j'ai appelé, de manière un peu pompeuse, la Théorie des Blocs Sémantiques.

Mots-Clés: Signification; Argumentation; Théorie des Blocs Sémantiques.

Abstract: Neste artigo, eu me proponho a voltar sobre a questão muito geral da significação das palavras. Que valores efetivamente uma língua associa às palavras e para que servem esses valores na determinação do sentido dos nossos discursos? A resposta atualmente banal é que as palavras descrevem o mundo e que suas significações, sistematicamente expressas, se acrescentam, umas após as outras, para determinar o sentido dos nossos discursos. É essa resposta banal que discutirei. Apoiando-me nos trabalhos de Anscombe e Ducrot, defenderei a hipótese de que a significação das palavras é, não informativa, mas argumentativa. Não quero dizer com isso que falar consiste em um esforço para persuadir. Falar não consiste mais em persuadir do que em descrever o mundo. O que eu afirmo é que falar consiste em construir um texto, em entrelaçar as palavras, em colocá-las em relação, ou, ainda, em apresentá-las como se generalizando ou se exemplificando, ou em opô-las. Falar consiste em construir um texto que, ao entrar num diálogo, ao mesmo tempo, fará eco ao discurso de outro e tornará obrigatória sua resposta. Este artigo constituirá uma apresentação renovada do que eu chamei, de maneira um pouco pomposa, a Teoria dos Blocos Semânticos.

Keywords: Significação; Argumentação; Teoria dos Blocos Semânticos.

1 Introduction

Je me propose dans cet article de revenir sur la question très générale de la signification des mots. Quelles valeurs en effet une langue associe-t-elle aux mots et à quoi servent ces valeurs dans la détermination du sens de nos discours ? La réponse actuellement banale est que les mots décrivent le monde et que leurs significations, systématiquement exprimées, s'ajoutent, brique après brique, pour déterminer le sens de nos discours. C'est cette réponse banale que je vais discuter. M'appuyant sur les travaux d'Anscombe et Ducrot, je défendrai l'hypothèse que la signification des mots est, non pas informative, mais argumentative. Je ne veux pas dire par là que parler consiste en un effort pour persuader. Parler ne consiste pas plus à persuader qu'à décrire le monde. Ce que je défends, c'est que parler consiste à construire un texte, à entrelacer les mots, à les mettre en regard, ou encore à les présenter comme se généralisant ou s'exemplifiant, à les opposer. Parler consiste à construire un texte qui, entrant dans une conversation, à la fois fera écho au discours de l'autre et contraindra sa réponse. C'est une activité en soi que de parler, de construire un discours, de répondre à un autre discours et ainsi je reprendrai à mon compte, en l'appliquant aux énoncés, la phrase de Maurice Denis à propos des tableaux :

« Se rappeler qu'un tableau, avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées ».

Il n'y a pas, selon moi, de fonction informative première de nos énoncés. Nos discours ne sont que des entrelacs de mots « en un certain ordre assemblés » et la signification des mots est argumentative en ce sens qu'elle détermine cette construction. Elle permet aux mots de s'entrelacer, de se généraliser, de s'exemplifier, de s'opposer. Elle permet de voir, dans une simple suite de mots, un texte construit. Tel est le rôle de la signification des mots dits lexicaux ; tel est également celui de la syntaxe et des mots grammaticaux. Un texte peut, à

cause de sa syntaxe et de ses mots grammaticaux, dire plus que ses propres termes lexicaux, dire plus et même, nous le verrons, dire quelque chose de contraire à ses mots lexicaux. Le sens de nos discours n'est pas purement compositionnel. Les textes enrichissent les associations, les entrelacements, les argumentations prévues par leurs mots. Cet article constituera une présentation rénovée de ce que j'ai appelé, de manière un peu pompeuse, la Théorie des Blocs Sémantiques.

2 La signification des expressions est argumentative

Je commencerai par reprendre la distinction de Ducrot entre sens et signification. Entendons d'abord par « expression » un terme simple (*loup, lire*), un terme complexe (*un loup féroce, lire un article*) ou une suite grammaticale (*un loup féroce est entré dans la cour, j'ai lu son article*). Toutes les expressions partagent cette propriété de se voir attribuer une valeur sémantique. J'appellerai « signification » la valeur que la langue associe à une expression hors emploi et j'appellerai « sens » la valeur d'un emploi de l'expression. Mais qu'entend-on exactement par « expression hors emploi » ? Existe-t-il un lien entre la signification des expressions hors emploi et le sens des emplois ? Les linguistes ne répondent pas tous de la même manière à ces questions.

Benveniste, on le sait, distingue deux ordres de signification, la signification sémiotique et la signification sémantique. La signification sémiotique correspond à ce que j'ai appelé « signification » et concerne les éléments du système de la langue. Il s'agit de décrire les signes à l'intérieur de ce système, en les comparant aux autres signes du système. Le signe *sabre* sera ainsi comparé, indépendamment de tout emploi, au signe *arbre*, dont le signifiant est semblable, comme au signe *épée*, dont le signifié est semblable. A cet ordre sémiotique, s'oppose ce que Benveniste appelle l'ordre sémantique et qui concerne cette fois les énoncés. Chaque énoncé résulte selon lui d'une saisie de la langue par le locuteur et constitue, pour ce dernier, un moyen d'agir sur son

interlocuteur. Les énoncés concernent le monde et leur sens ne découle donc pas de la signification des expressions qui les composent. L'opposition entre signification et sens reflète, chez Benveniste, une opposition entre, d'une part, la valeur de l'expression à l'intérieur du système de la langue et, d'autre part, l'emploi de l'expression par un locuteur cherchant à agir sur son interlocuteur.

Tel n'est pas le point de vue de Ducrot qui considère, comme la plupart des linguistes actuels, que la tâche du linguiste est de rendre compte des emplois des expressions. Pour Ducrot, les expressions hors emploi sont seulement des constructions théoriques permettant de comprendre les emplois de la langue. La signification des expressions hors emploi est seulement un outil permettant de prévoir, une fois le contexte connu, le sens des emplois. Déterminer, dans ce cadre, la signification de *sabre* demande de comparer les emplois de *sabre* entre eux. On comparera par exemple (1) et (2), et on inscrira ensuite ce qu'ils partagent dans la signification de *sabre* :

- (1) *Le pirate saisit un sabre avec lequel il s'élança sur le lieutenant du Roi*
 (2) *Son sabre était émoussé depuis longtemps, il le donna à son fils de sept ans*

Ainsi constituée du contenu sémantique commun à ses divers emplois, la signification de *sabre* permettra, a posteriori, de prévoir le sens des énoncés qui comportent ce mot. Malgré une certaine symétrie de leur définition, les deux sortes de valeur que constituent la signification et le sens ont des rôles disymétriques.

C'est à la manière de Ducrot que j'entends les notions d'« expression hors emploi » et de « signification ». La signification est pour moi constituée d'éléments qui permettent de prévoir le sens des énoncés. Intervient-elle pour autant dans le calcul du sens de *tout* énoncé comportant l'expression ? C'est là ce que défendent les tenants du principe de compositionnalité pour qui tous les emplois d'un mot ont pour fonction identique d'exprimer sa signification. Je soutiendrai au contraire – cette thèse sera développée dans les parties 4 et 5 – que les mots ont

parfois une autre fonction que d'exprimer leur signification. La signification préfigure le rôle de seulement certains des emplois des mots. La signification de *sabre* préfigure le sens de (1) et de (2) mais elle n'intervient pas, selon moi, dans (3) où le mot *sabre* pourrait bien être remplacé par *épées*, *chaussures de sport*, *serviettes*, *papiers*, *livres*, voir simplement *trucs* – on imaginera que Pierre et Jean ont rendez-vous dans une salle d'escrime pour un combat amical :

- (3) *Pierre entra dans la salle d'escrime. Il s'assit sur un banc et posa son sac à côté d'une armoire où restaient quelques sabres. Comme d'habitude, Jean était en retard.*

On m'objectera que, dans (3) aussi, l'emploi du mot *sabre* mobilise sa signification car il fait référence à des objets dont on peut dire, avec vérité, *ceci est un sabre*. Peut-être (encore qu'il pourrait s'agir d'épées ou de sabres en bois) mais cela n'importe pas pour l'interprétation de (3). (3) communique seulement que Pierre s'est assis dans un lieu où *restent* quelques objets, un lieu dont sont partis les joueurs, un lieu de solitude. Le verbe *rester* transmet que le lieu est maintenant vide, que l'activité est finie ; c'est grâce au verbe *rester* que l'on comprend que Pierre attend ; la nature des objets qui restent n'a par contre aucune importance pour l'interprétation de (3) – pas plus que le fait que ces objets sont dans une armoire. La signification du mot *sabre* n'intervient pas dans le sens de (3) et la variation suivante poserait, fondamentalement, le même contenu – il me faudra bien sûr revenir sur ce « fondamentalement » (cf partie 4) :

- Pierre entra dans la salle d'escrime. Il s'assit sur un banc et posa son sac à côté d'une table sur laquelle restaient quelques manteaux. Comme d'habitude, Jean était en retard.*

Il ne s'agit pas, par chaque mot lexical d'un énoncé, de décrire un petit morceau de la réalité. Les mots ne sont pas des pièces en bois que nos discours

assembleraient en puzzles représentant le monde. Les mots lexicaux ont des rôles variés et la signification d'un mot permet de décrire le rôle de seulement certains de ses emplois.

Mais quel est ce rôle ? Que communique l'emploi du *mot* *sabre* dans (1) et dans (2) ? Que communique la signification ? Donne-t-elle des indications « informatives », à propos des propriétés que posséderait un objet du monde, ou donne-t-elle des indications « évaluatives », sur la manière dont le locuteur évalue la situation ? Cela semble – je dis bien « semble » - dépendre des mots. La signification du mot *sabre* semble contenir des indications informatives tandis que la signification d'un mot comme *prudent* contiendrait des indications évaluatives (le même comportement peut être qualifié de prudence ou de lâcheté; parler de prudence, c'est choisir de l'évaluer positivement). Une originalité des travaux d'Anscombe et Ducrot a été de montrer que la signification contient également des indications « argumentatives », c'est-à-dire des indications à propos des argumentations que peut servir l'expression.

Les premiers exemples d'Anscombe et Ducrot ont concerné les mots grammaticaux comme *mais*, *même*, *peu*, *un peu*, ou encore *presque*. Imaginons ainsi qu'un enfant, en rentrant de l'école de musique, annonce à ses parents :

(4) *j'ai presque été choisi pour jouer dans le concert de fin d'année*

Admettons qu'être choisi pour le concert de fin d'année soit une bonne nouvelle. Dans ce contexte, (4) est un argument pour une conclusion comme *je suis content* : on peut matériellement faire suivre (4) par *je suis content* ; ou, dans un ordre syntaxique inverse, on peut faire suivre *je suis content car* par (4). Or factuellement, (4) signifie que l'enfant n'a pas été choisi pour le concert de fin d'année, ce qui, dans notre contexte, est une mauvaise nouvelle. Autrement dit (4) informe du même fait que l'énoncé (5) :

(5) *je n'ai pas été choisi pour jouer dans le concert de fin d'année*

Mais tandis que (5) argumenterait vers *je ne suis pas content*, (4) argumente vers *je suis content*. Tout en décrivant un fait décevant, (4) lui donne l'apparence d'une bonne nouvelle. L'adverbe *presque* impose à l'énoncé (4) une direction argumentative contraire à ce dont (4) informe. La direction argumentative de (4) est indépendante de ce qui est décrit. Elle n'est pas déductible des informations apportées. Elle s'ajoute à ces indications. Cela est vrai pour les phrases comportant *presque*, cela est également vrai des termes du lexique. Il fait partie de la signification même de *chercher* qu'il est alors normal de trouver. L'enchaînement argumentatif (6) est préfiguré dans la signification de *chercher* :

(6) *si tu cherches tes clés, tu les trouveras*

Bien sûr, quelqu'un qui cherche peut ne pas trouver mais c'est alors un connecteur adversatif qu'on emploiera et l'on dira (7) :

(7) *j'ai cherché mes clés et cependant je ne les ai pas trouvées*

L'argumentation est *dans* la langue, en ce sens que la signification hors emploi contient directement des indications sur les argumentations qui pourront être développées dans le discours lors de l'emploi des mots.

La Théorie des Blocs Sémantiques radicalise la position d'Anscombe et Ducrot en soutenant que la signification d'une expression hors emploi est constituée uniquement d'indications argumentatives. La signification des expressions a pour rôle et pour seul rôle de préfigurer des enchaînements argumentatifs et le mot *sabre* n'est pas, selon moi, un terme plus informatif que le mot *prudent*. Tout énoncé est paraphrasable par des enchaînements comportant une conjonction du type de *donc* (*si*, *parce que*, *car*,...) ou une conjonction du type de *pourtant* (*cependant*, *bien que*, *même si*, ...) et la signification

des mots, associée à la syntaxe et à la structure du texte, permet de prévoir ces paraphrases.

3 Description argumentative de *prudent* et de *sabre*

Mais comment décrire argumentativement le mot *prudent* et le mot *sabre*? Commençons par l'exemple du mot *prudent*, un standard de la théorie.

Dire de Pierre qu'il a été prudent, c'est à la fois dire qu'il a rencontré un danger et dire qu'il a modifié son activité. Mais ce n'est pas tout. Il ne suffit pas que Pierre ait rencontré un danger et qu'il ait modifié son activité pour qu'on qualifie de prudent son comportement. Imaginons qu'un cycliste débouche sur le trottoir où Pierre marche et qu'au même moment Pierre se rappelle qu'il manque de pain et traverse la rue pour aller à la boulangerie. L'arrivée du cycliste constitue un danger, et Pierre a modifié son activité. Mais on ne dira pas de Pierre qu'il a été prudent, même s'il a quitté un lieu dangereux. Pour parler de prudence, il faudrait que Pierre ait quitté le lieu à cause du danger représenté par le vélo - et non à cause de son besoin d'acheter du pain. L'énoncé *Pierre a été prudent* ne signifie pas une simple conjonction de traits. Il signifie une argumentation. *Pierre a été prudent* évoque l'argumentation (8) :

(8) *Pierre a rencontré un danger et donc il a modifié son activité*

Changeons le sujet grammatical et le temps du verbe. L'énoncé *Marie est prudente* évoque (9):

(9) *si Marie rencontre un danger, elle modifiera son activité*

(8) et (9) sont tous les deux construits sur un même schéma, un même squelette, indépendant du temps grammatical, de la différence entre *donc* et *si*, des noms propres *Pierre* et *Marie*. La TBS note ce schéma DANGER DC MODIFIER et parle d'« aspect argumentatif ». Le DC rappelle que les enchaînements (8) et (9) comportent une conjonction

du type de *donc*. La TBS prévoit les paraphrases de *Pierre a été prudent* et *Marie est prudente* par (8) et par (9) en inscrivant le schéma DANGER DC MODIFIER dans la signification de *prudent*.

Inversement, les énoncés *Pierre a été imprudent* et *Marie est imprudente* évoquent les enchaînements (8') et (9'):

(8') *Pierre a rencontré un danger pourtant il n'a pas modifié son activité*
 (9') *même si Marie rencontre un danger, elle ne modifiera pas son activité*

Ces enchaînements sont à nouveau construits sur un même schéma, noté cette fois DANGER PT NEG MODIFIER. Le PT rappelle que les enchaînements (8') et (9') comportent une conjonction du type de *pourtant*. L'aspect DANGER DC MODIFIER est dit « normatif » et l'aspect DANGER PT NEG MODIFIER est qualifié d'aspect « transgressif ». Des deux aspects, seul l'aspect normatif DANGER DC MODIFIER est inscrit dans la signification de *prudent*. L'aspect transgressif DANGER PT NEG MODIFIER appartient à la signification de *imprudent*. Il n'appartient pas à la signification de *prudent* puisqu'aucun énoncé de *Pierre a été prudent* n'évoque (8').

La signification de *prudent* est ainsi constituée de certains et seulement certains schémas argumentatifs. Elle contient DANGER DC MODIFIER et ne contient pas DANGER PT NEG MODIFIER. Elle n'est cependant pas réduite à l'aspect DANGER DC MODIFIER. Elle contient d'autres schémas argumentatifs, en particulier des schémas d'un type un peu différent des aspects. Ce sont des schémas argumentatifs plus généraux, et du même coup moins précis : ce que j'appelle des quasi-blocs. Nous allons voir que la signification de *prudent* contient le quasi-bloc PRUDENT(SECURITE).

Imaginons que Marie doive prendre sa voiture de nuit, sous la neige, par une petite route de montagne. L'emploi de *Marie est prudente* dans (10) évoque alors l'enchaînement argumentatif (11):

(10) *c'est vrai que c'est un peu dangereux mais Marie est prudente*

(11) *Marie est prudente donc elle sera en sécurité*

(11) concrétise l'aspect PRUDENT DC SECURITE, qui est, comme DANGER DC MODIFIER, préfigurée dans la signification de *prudent*. Cependant, contrairement à DANGER DC MODIFIER, l'aspect PRUDENT DC SECURITE n'est pas inscrit, tel quel, dans la signification de *prudent*. Il est seulement « préfigurée » car il n'est pas tout le temps mobilisé. Certains emplois de la phrase *Marie est prudente* évoquent (11), mais ce n'est pas le cas de tous les emplois de cette phrase, et ainsi (12) évoque (13) :

(12) *Marie est prudente mais c'est très dangereux*

(13) *bien qu'elle soit prudente, Marie ne sera pas en sécurité*

A côté du schéma PRUDENT DC SECURITE, la signification de *prudent* « préfigure » également le schéma PRUDENT PT NEG SECURITE concrétisé par (13). La signification de *prudent* contient la possibilité des deux aspects. Elle contient leur alternative, sans contenir, directement, les deux aspects. La signification de *prudent* contient ce que partagent les deux aspects PRUDENT DC SECURITE ET PRUDENT PT NEG SECURITE. C'est ce noyau commun aux deux aspects que je qualifie de « quasi-bloc ». Je le note PRUDENT(SECURITE), en mettant entre parenthèses le terme SECURITE qui se spécifie en ... DC SECURITE dans l'aspect normatif DANGER DC SECURITE et qui se spécifie en ... PT NEG SECURITE dans l'aspect transgressif DANGER PT NEG SECURITE. La signification de *prudent* contient le quasi-bloc PRUDENT(SECURITE). Certains emplois de *prudent*, comme les exemples (10) et (12) que nous venons d'étudier, spécifient sous quel aspect le quasi-bloc est exprimé. Mais tel n'est pas toujours le cas et seul le quasi-bloc est alors exprimé, comme dans le petit texte suivant – les résumés de film dans les programmes de télévision ont souvent cette forme :

(14) *Pierre et Marie partent en vacances à la montagne. Lors d'une promenade, Pierre se*

blesse. Marie doit partir seule chercher du secours. La nuit arrive, on entend les loups. Marie est prudente, mais est-ce que cela suffira?

(14) exprime le quasi-bloc PRUDENT(SECURITE) et le locuteur joue sur l'imprécision du quasi-bloc. Marie sera-t-elle *donc* en sécurité? Ou Marie aura-t-elle *quand même* des problèmes?

Le mot *sabre* peut être étudié de la même manière. Comme celle de *prudent*, la signification de *sabre* est réduite à des schémas argumentatifs de sorte que ce terme n'est pas plus descriptif que le mot *prudent*.

On commencera ainsi par noter qu'un *sabre* étant une arme, l'énoncé *Pierre a un sabre* évoque l'argumentation (15):

(15) *même s'il rencontre quelqu'un de fort, Pierre pourra le blesser*

La signification de *sabre* contient le schéma FORT PT BLESSABLE de (15) et ce schéma est à nouveau concrétisé par l'enchaînement argumentatif (16) évoqué par notre premier exemple (1) :

(1) *Le pirate saisit un sabre avec lequel il s'élança sur le lieutenant du Roi*

(16) *même si le lieutenant du Roi était fort, le pirate pouvait le blesser*

L'enchaînement argumentatif (16) ne suffit cependant pas à paraphraser l'énoncé (1) ; la signification du mot *sabre* contient d'autres indications, qui distinguent par exemple ce terme du mot *pistolet*, et c'est avec d'autres argumentations que (16) est évoqué. Quelles sont ces autres argumentations ? Comment distinguer les deux noms d'arme que sont *sabre* et *pistolet*? Le Trésor de la Langue Française ou le Larousse distinguent les sabres des pistolets en adjoignant à leurs définitions une description physique des sabres. Le TLF utilise le mot, apparemment scientifique, *convexe* :

« arme blanche à longue lame pointue, légèrement convexe du côté du tranchant dont la forme et la longueur varient suivant l'époque et le pays »

et la définition du Larousse contredit précisément sur ce point celle du TLF :

« arme blanche, droite ou recourbée, qui ne tranche que d'un côté »

Ce n'est pas l'apparence physique qui fait la définition de *sabre*. C'est du côté de la fonction des sabres qu'il faut chercher la définition. Un sabre est une arme de corps à corps et c'est le contraste de (1) et de (17) qui est caractéristique de ce qui distingue le nom *sabre* du nom d'autres armes comme *pistolet* :

(1) *Le pirate saisit un sabre avec lequel il s'élança sur le lieutenant du Roi*

(17) *Le pirate saisit un pistolet avec lequel il s'élança sur le lieutenant du Roi*

La signification de *sabre* contient l'aspect NEG CONTACT DC NEG EFFET et (1) évoque (18) :

(18) *Si le pirate ne s'approchait pas, il ne blesserait pas le lieutenant du Roi*

La nécessité d'un contact fait partie de la signification même de *sabre* et c'est pourquoi les deux propositions de (1), *il saisit un sabre* et *avec lequel il s'élança sur le lieutenant du Roi*, apparaissent comme décrivant la même action. C'est par contre l'aspect NEG CONTACT PT EFFET qui appartient à la signification de *pistolet* et (17) évoque (19) :

(19) *même si le pirate ne s'approchait pas, il pouvait blesser le lieutenant du Roi*

Comme (1), l'énoncé (17) est possible mais *saisir le pistolet* et *s'élançer sur le lieutenant* sont compris cette fois comme décrivant deux actions disjointes.

Ces premières remarques permettent également d'analyser (2) :

(2) *Son sabre était émoussé depuis longtemps, il le donna à son fils de sept ans*

On pourrait d'abord croire que (2) constitue au contraire une objection à la présence de FORT PT BLESSABLE dans *sabre* : le sabre du père, contrairement à celui du pirate, ne pourra pas blesser les forts. Ma réponse est que l'adjectif *émoussé* agit ici comme une négation. Le sabre du père n'est pas un sabre qui, de plus, est émoussé, mais constitue, disons, un pseudo-sabre. L'emploi de *sabre* dans (2) signifie à nouveau FORT PT BLESSABLE puis cet aspect est transformé par l'attribut *émoussé* en FORT DC NEG BLESSABLE. De même que le préfixe négatif *im-* devant *prudent* transformait DANGER DC MODIFIER en DANGER PT NEG MODIFIER, de même l'adjectif *émoussé* transforme ici FORT PT BLESSABLE en FORT DC NEG BLESSABLE. On prévoit alors que (2) évoque l'enchaînement (20) - à propos du père puisque *son sabre* rapporte le sabre au père :

(20) *s'il rencontrait quelqu'un de fort, le père ne pouvait pas le blesser*

Mais un point reste encore à expliquer: le développement de (2) par *il le donna à son fils de sept ans*. La possibilité d'introduire *donc* dans (2) signale d'abord que ce discours, dans son entier, constitue un enchaînement argumentatif : il concrétise l'aspect INUTILISABLE DC DONNE. Le père donne un objet dont il ne se sert pas. Le père ne se contente cependant pas de se débarrasser de son vieux sabre. Le verbe *donner* présuppose que le sabre émoussé intéresse le fils, non parce qu'il est émoussé bien sûr, mais parce qu'il reste en partie un sabre. Un élément de la signification de *sabre* n'a pas été nié par *émoussé* et est toujours signifié par (2). Je ferai l'hypothèse qu'il s'agit du quasi-bloc ARME(FAIT PEUR). On notera en effet que ce quasi-bloc est exprimé tel quel par (1), sous sa forme de quasi-bloc :

(1) *Le pirate saisit un sabre avec lequel il s'élança sur le lieutenant du Roi*

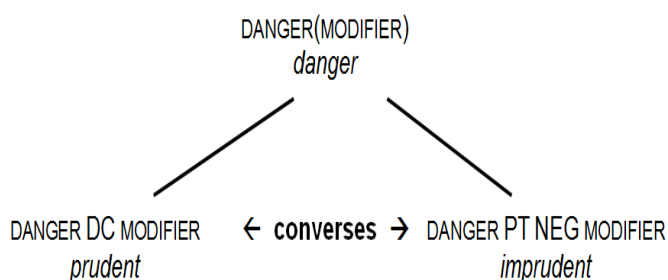
- (1) ne nous dit pas si le lieutenant prend peur ou non, mais la question de la réaction du lieutenant est présente. Le quasi-bloc ARME(FAIT PEUR) est également exprimé par (2) : c'est lui qui rend désirable le sabre aux yeux de l'enfant.

Je ne pousserai pas plus loin ces analyses lexicales. Je retiendrai simplement que la signification du mot *sabre* est constituée, de la même manière que la signification du mot *prudent*, d'aspects argumentatifs et de quasi-blocs. Le mot *sabre* n'est pas plus informatif que le mot *prudent*. Il n'y a pas lieu de maintenir, à l'intérieur de la signification linguistique, des traits qui permettraient de prévoir un potentiel informatif des mots. La signification linguistique est entièrement argumentative.

4 Aspects argumentatifs, quasi-blocs et blocs sémantiques

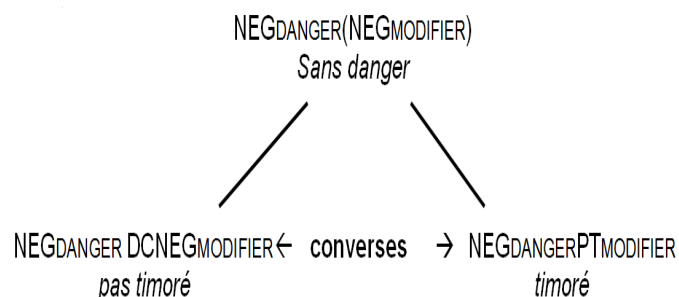
De manière générale, la TBS défend donc que la signification d'un mot contient toujours des schémas argumentatifs, aspects ou quasi-blocs, et contient uniquement des schémas argumentatifs. Ces schémas argumentatifs ne sont pas évaluables en termes de vrai et de faux. Même s'il était possible d'observer qu'une situation est dangereuse et que quelqu'un a modifié son activité, rien ne permettrait de déterminer si la personne a modifié son activité à cause du danger : on ne peut pas percevoir si Pierre a été prudent. La signification est entièrement argumentative, et cela que le mot semble – je dis bien « semble » - informatif (*sabre*) ou évaluatif (*prudent*).

Les aspects, deux par deux, sont préfigurés par des quasi-blocs:



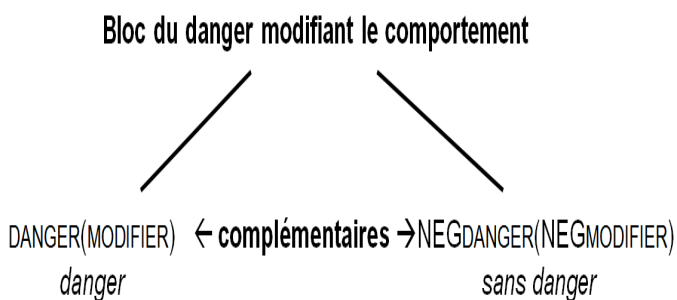
Spécifiant un même quasi-bloc, ces deux aspects sont dits « converses » l'un de l'autre. Le quasi-bloc est lexicalisé dans le mot *danger* et les deux aspects sont respectivement lexicalisés dans *prudent* (DANGER DC MODIFIER) et dans *imprudent* (DANGER PT NEG MODIFIER) : la prudence et l'imprudence sont deux réactions au danger.

De même le quasi-bloc NEGDANGER(NEGMODIFIER), inscrit dans la signification de *sans danger*, se décline en deux aspects converses, l'un normatif, l'autre transgressif :



Etre timoré (NEGDANGER PT MODIFIER) et ne pas être timoré (NEG DANGER DC NEG MODIFIER) sont deux réactions à l'absence de danger.

Enfin, les quasi-blocs eux-mêmes sont apparentés. DANGER(MODIFIER) et NEGDANGER(NEGMODIFIER) partagent en effet une même vision de la modification : modifier son activité, c'est, ici, précisément prendre des précautions – et non pas simplement, comme Pierre allant chercher du pain, changer d'avis. On appelle « bloc sémantique » le noyau commun à deux quasi-blocs :

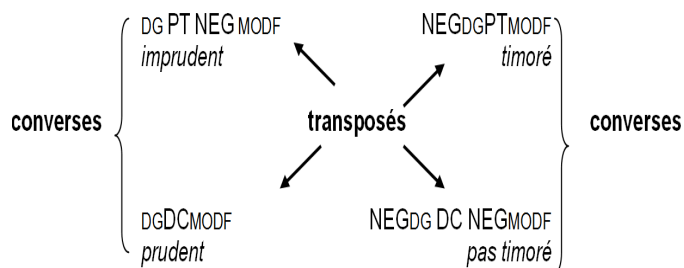


Les deux quasi-blocs sont dits « complémentaires » l'un de l'autre – plus exactement, comme nous le verrons lorsque nous étudierons le

paradoxe, ils sont « complémentaires à l'intérieur d'un carré de transposition ». DANGER(MODIFIER) est inscrit dans la signification de *danger* tandis que NEGDANGER(NEGMODIFIER) est inscrit dans la signification de *sans danger*. Noyau des quasi-blocs, le bloc sémantique est également noyau des aspects préfigurés par le quasi-bloc: *prudent*, *imprudent*, *timoré* sont tous des termes qui envisagent la modification du comportement comme une précaution.

Blocs, quasi-blocs, aspects et enchaînements argumentatifs apparaissent ainsi comme des êtres linguistiques de plus en plus concrets: les blocs se spécifient en quasi-blocs, qui se spécifient en aspects, qui se concrétisent en enchaînements argumentatifs. De plus, présents dans la signification, quasi-blocs et aspects établissent entre les mots des relations. Des relations de manière: parce que DANGER DC MODIFIER spécifie DANGER(MODIFIER), être *prudent* (DANGER DC MODIFIER) est une « manière » de réagir face au *danger* (DANGER(MODIFIER)). Des relations de contradiction: parce qu'ils signifient des aspects converses, être *prudent* et être *imprudent* sont opposés ; parce qu'ils signifient des quasi-blocs complémentaires, *danger* et *sans danger* sont opposés. Et enfin, nous allons maintenant le voir, des relations graduelles – j'ai abrégé DANGER par DG et MODIFIER par MODF pour que le diagramme rentre dans la largeur de la page:

Carré de transposition¹



La colonne de gauche regroupe les deux aspects converses du quasi-bloc DANGER(MODIFIER) et la colonne de droite regroupe les deux aspects converses du quasi-bloc complémentaire NEGDANGER(NEGMODIFIER). En

diagonale, les aspects sont dits « transposés ». Comme les aspects converses, les aspects transposés spécifient le même bloc sémantique et sont de natures différentes, l'un normatif, l'autre transgressif. Mais tandis que la conversion reflète une relation de contradiction, la transposition reflète, je l'annonçais, une relation graduelle, exprimable par *même*: on peut dire *Il est prudent et même timoré* tandis qu'est impossible **il est timoré et même prudent*, de façon semblable, on peut dire *il n'est pas timoré, il est même imprudent* tandis qu'est impossible **il est imprudent, et même il n'est pas timoré*. Nous retrouvons là une hypothèse fondatrice de la Théorie de l'Argumentation Dans la Langue d'Anscombe et Ducrot. La gradualité organise le système de la langue au même titre que les relations de contradiction banalement utilisées par les logiciens, et au même titre que les relations de manière à l'œuvre dans les classifications aristotéliennes en genres et espèces.

La signification argumentative des mots a donc deux rôles. D'une part, elle permet de prévoir le sens des énoncés, c'est-à-dire leurs paraphrases par des enchaînements argumentatifs : c'est la fonction, on s'en souvient, que Ducrot attribue à la signification. Mais d'autre part, la signification décrit les relations que les mots entretiennent entre eux, des relations graduelles (aspects transposés), des relations de contradiction (aspects converses et quasi-blocs complémentaires), des relations de manière (aspect et quasi-bloc) : on reconnaîtra cette fois la fonction que Benveniste attribue à la signification. La TBS, qui a été construite dans la perspective de Ducrot, ne s'oppose donc pas totalement au point de vue de Benveniste. J'admets, à la suite de ce dernier comme à celle de tous les structuralistes, que la signification d'un mot hors emploi a pour rôle de le situer vis-à-vis des autres mots. Là où la TBS se distingue de l'approche de Benveniste, c'est, fondamentalement, à propos de la notion de sens. Benveniste admet en effet que le sens des énoncés décrit leur relation au monde, de sorte que le sens ne peut pas se déduire de la signification structurale des mots. La sémantique est disjointe de la sémiotique. La TBS, par contre,

admet que le sens d'un énoncé est constitué d'une famille d'enchaînements argumentatifs, mettant cet énoncé en relation avec d'autres énoncés. Il n'y a, selon moi, aucun saut de la signification des mots au sens des énoncés. Les mots renvoient les uns aux autres dans le système de la langue et le sens de nos textes n'est rien d'autre qu'un entrelacement d'enchaînements argumentatifs se renforçant, se contredisant ou se généralisant.

Est-ce à dire que les textes ne font que refléter la langue ? Est-ce à dire que les œuvres de Flaubert, Borges, Virginia Woolf, ne font qu'éclairer une zone des systèmes déjà constitués de leurs langues ? Ce n'est, bien sûr, pas là ce que je défends. La créativité linguistique est possible. Certes la signification des mots est capable de donner aux textes leur structure mais l'entrelacement syntaxique et textuel des mots peut également participer à cette structuration. Lui aussi est capable de créer entre les mots des relations et d'exprimer avec les mots des schémas argumentatifs. L'entrelacement est créatif, et cela d'autant plus que les relations qu'il instaure entre les mots ou les schémas qu'il permet d'exprimer ne sont souvent instaurables et exprimables que par son intermédiaire. Les textes enrichissent le sens déjà construit par les mots. C'est ce que nous allons voir avec l'exemple du « décalage » et celui du « paradoxe ». Le décalage est une relation instaurée par l'entrelacement des mots, le paradoxe découle de quasi-blocs textuellement construits. L'un comme l'autre sont le fait d'un locuteur s'appropriant la langue.

5 Le décalage

Quel est le rôle du terme *la jeune fille* dans la construction du sens de *la jeune fille a été prudente* ? Quel est le rôle du verbe *pleurer* dans *par sensibilité, Pierre a pleuré pendant la cérémonie* ? Car ce ne sont pas eux qui expriment les schémas des enchaînements évoqués par les deux énoncés : ce sont les termes *prudent* et *sensibilité* qui jouent ce rôle. Les emplois de *la jeune fille* et de *pleurer* servent seulement à fabriquer les enchaînements. Nous

allons voir qu'il faut en fait distinguer ces deux cas. L'emploi de *la jeune fille* est très anecdotique mais l'emploi de *pleurer* enrichit le sens de l'énoncé où il apparaît.

Reprenons l'exemple de *la jeune fille a été prudente*. Imaginons un père racontant à sa femme sa promenade avec leur fille Marie:

(21) En revenant, nous nous sommes arrêtés à un feu. Une jeune fille avec de gros écouteurs sur les oreilles est arrivée en courant. Quelqu'un lui a fait signe de l'autre côté. Elle allait traverser n'importe comment, mais finalement la jeune fille a été prudente. Cela a été un bon exemple pour Marie.

Le mot *prudent* exprime le schéma DANGER DC MODIFIER et l'énoncé (21) évoque (21') :

(21') il y avait un danger et donc la jeune fille a modifié son comportement

La signification du mot *prudent* préfigure le sens de (21). Elle préfigure le sens de (21) mais elle ne préfigure pas, bien sûr, l'emploi de *la jeune fille* comme sujet grammatical de (21). Elle ne prévoit pas la concrétisation de DANGER DC MODIFIER par le sujet grammatical *la jeune fille* et ne prévoit donc pas l'enchaînement (21') dans tous ses détails. Si le squelette de l'enchaînement est imposé par la signification du mot *prudent*, l'enchaînement lui-même découle également de l'emploi de *la jeune fille*. Il dépend de l'emploi de *la jeune fille* sans dépendre cependant, c'est là le point important, de la signification de *la jeune fille*. Comme nous l'avons déjà vu avec l'exemple (3) de Pierre attendant Jean dans une salle d'escrime, certains emplois des mots (*sabre* dans (3), *jeune fille* dans (21)) servent seulement à concrétiser l'aspect en discours. Je dis que l'emploi de *la jeune fille* dans (21) est « singularisant » et, par contraste, je dis que l'emploi de *prudent* est « constitutif ». L'intervention de *la jeune fille* dans (21) ne produit aucun enrichissement textuel ; l'entrelacement de *la jeune fille* et de *prudent* ne fait

pas résonner ensemble les significations de ces deux mots ; l'entrelacement est purement matériel. Or tel n'est pas toujours le cas.

Comparons en effet maintenant les énoncés (22) et (23):

(22) *Pierre a fait preuve de sensibilité*

(23) *Par sensibilité, Pierre a pleuré pendant la cérémonie*

Dans les deux cas, le mot *sensibilité* exprime sa signification. Il communique l'aspect normatif X EST EMOUVANT DC Y EST EMU PAR X et Pierre est dit, dans (23) comme dans (22), avoir été ému à cause d'un événement émouvant. L'emploi de *sensibilité* dans (23) et dans (22) est « constitutif ». Il exprime la nature générale de l'événement qui s'est produit. Aucune différence entre (23) et (22) à ce niveau. Dans un cas comme dans l'autre, Pierre est dit avoir été sensible.

Là où réside la différence entre (23) et (22), c'est dans les détails apportés. (22) ne nous dit rien de ce qui était émouvant ni de la manière dont Pierre a été ému, de sorte que (22) évoque l'enchaînement (22') dont les termes *émouvant* et *ému* sont ceux qui se trouvaient déjà dans la structure X EST EMOUVANT DC Y EST EMU PAR X :

(22') *la situation était émouvante et donc Pierre a été ému*

L'énoncé *Pierre a fait preuve de sensibilité* n'apporte pas de précision quant à la façon dont Pierre a fait preuve de sensibilité. (22) évoque une enchaînement dont la possibilité est inscrite dans la signification même de *sensibilité*.

Il n'en va pas de même pour l'énoncé (23) qui précise que l'émotion de Pierre s'est traduite par des pleurs. Pour marquer cette différence, je dirai que (23) évoque (23'):

(23') *la cérémonie a été émouvante et donc Pierre a pleuré*

Comme dans (22'), on retrouve dans (23') le mot *émouvant* de la structure X EST EMOUVANT DC Y A ETE EMU PAR X. Par contre, on ne retrouve plus *être ému*, qui est ici remplacé par *pleurer*. Il y a un « décalage » entre l'enchaînement (23') et le schéma X EST EMOUVANT DC Y EST EMU PAR X, dû au verbe *pleurer* qui illustre l'émotion de Pierre. Je dis que l'emploi du verbe *pleurer* dans (23) est « caractérisant ». L'énoncé (22) ne comportait pas de terme caractérisant de sorte que (22') n'était qu'un reflet discursif de X EST EMOUVANT DC Y EST EMU PAR X. L'énoncé (23) comporte par contre le terme caractérisant *pleurer*, de sorte que (23') n'est pas un simple reflet de la signification de *sensibilité*. Il y a décalage.

On trouvera peut-être que l'enchaînement (23') est aussi banal que l'enchaînement (22'). Certes, le nom *sensibilité* n'impose pas l'idée que Pierre a pleuré mais le verbe *pleurer* est, par la langue elle-même, classer parmi les façons d'être *ému*. Pourquoi avoir distingué le rôle de *pleurer* dans (23) de celui de *la jeune fille* dans (21) ? Pourquoi ne pas dire qu'ils sont tous les deux singularisants ? Ma réponse est que l'emploi de *la jeune fille* dans (21) se limite à construire l'enchaînement (21') tandis que l'emploi de *pleurer* dans (23) à la fois construit (23') et met en regard *pleurer* et *ému*. La mise en regard, je l'admets, n'est pas ici productrice de sens mais elle le devient dans un exemple comme (24) :

(24) *Par sensibilité, Pierre a beaucoup mangé pendant la cérémonie*

(24') *La cérémonie a été émouvante donc Pierre y a beaucoup mangé*

En effet, *manger* n'est pas classé par la langue parmi les façons d'être *ému* de sorte que l'emploi de *manger* produit ici un effet de sens que *la jeune fille* ne produit pas dans (21).

Pour rendre manifeste le décalage, je modifierai un peu la description du sens des énoncés et je leur associerai, non pas simplement des enchaînements, mais des enchaînements rapportés à des aspects. Je dirai ainsi que (24) évoque:

(24') *La cérémonie a été émouvante donc Pierre y a beaucoup mangé* compris comme concrétisant X EST EMOUVANT DC Y EST EMU PAR X;

Je dirai de même que (23) *Par sensibilité, Pierre a pleuré pendant la cérémonie* évoque :

(23') *la cérémonie était émouvante donc Pierre a pleuré* compris comme concrétisant X EST EMOUVANT DC Y EST EMU PAR X.

Et je dirai encore que (22) *Pierre a fait preuve de sensibilité* évoque:

(22') *la situation était émouvante donc Pierre a été ému* compris comme concrétisant X EST EMOUVANT DC Y EST EMU PAR X.

Grâce à leurs termes caractérisants *manger* et *pleurer*, les sens de (24) et (23) sont décalés ; sans terme caractérisant, le sens de (22) n'est pas décalé. Le décalage met en regard des termes. Cette mise en regard peut être banale comme dans (23) ; elle peut être inattendue, comme dans (24) ; elle peut même être absurde, comme dans la réplique, ironique, d'Andromaque :

Pyrrhus. *Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.*

Ils redoutent son fils.

Andromaque. (25) *Digne objet de leur crainte!*

Un enfant malheureux qui ne sait pas encore que Pyrrhus est son maître et qu'il est fils d'Hector.

Ce passage est extrait de la pièce de Racine *Andromaque* (acte I, scène 4). Rappelons le contexte. A l'issue de la guerre de Troie, le guerrier grec Pyrrhus a reçu en butin Andromaque, la veuve d'Hector, ainsi que leur tout jeune fils, Astyanax. Lorsque la pièce commence les Grecs demandent à Pyrrhus de leur rendre Astyanax, dont ils craignent la

vengeance. Pyrrhus hésite car il aime Andromaque et espère, malgré ses actuels refus, l'amener à l'épouser. Dans la scène dont provient l'extrait, Pyrrhus annonce à Andromaque l'ambassade des Grecs.

La réplique de Pyrrhus n'est pas ironique. Son dernier énoncé, numéroté (26) ci-dessous, est paraphrasable par (26'):

(26) *ils redoutent son fils*

(26') *Astyanax est le fils d'Hector donc ils le craignent,* compris comme concrétisant MENAÇANT DC CRAINT

Le verbe *redouter* est constitutif et exprime MENAÇANT DC CRAINT ; quant à l'emploi du terme complexe *son fils*, je l'ai ici interprété comme caractérisant. Astyanax est menaçant en cela qu'il est le fils d'Hector. Ce décalage se comprend bien. Le début de la tirade de Pyrrhus rappelait en effet qu'Hector était l'ennemi des Grecs ; le fils d'un ennemi constitue une menace. Le décalage est banal, (26) n'est pas ironique.

Mais considérons maintenant la réplique (25) d'Andromaque. Elle est constituée de deux phrases grammaticales : une exclamation (*digne objet de leur crainte*), puis une phrase constituée uniquement d'un groupe nominal (*un enfant malheureux...*). L'exclamation détermine l'aspect MENAÇANT DC CRAINT. Le terme constitutif *crainte* signifie le quasi-bloc (MENAÇANT)CRAINT, noyau commun de MENAÇANT DC CRAINT et NEG MENAÇANT PT CRAINT, et l'opérateur *digne* spécifie ce quasi-bloc sous l'aspect normatif MENAÇANT DC CRAINT. Par son exclamation, Andromaque reformule le même aspect que Pyrrhus. Elle appréhende à nouveau Astyanax à travers la propriété argumentative MENAÇANT DC CRAINT. Mais là ne s'arrête pas sa réplique. Cet aspect exprimé, Andromaque le précise, le concrétise grâce à la phrase nominale. Or, là où Pyrrhus employait le terme *fils d'Hector*, Andromaque utilise cette fois *enfant malheureux*. C'est *enfant malheureux* qui joue maintenant le rôle de terme caractérisant et Andromaque évoque :

(25') *Astyanax est un enfant malheureux donc les Grecs le craignent* compris comme concrétisant MENAÇANT DC CRAINT

Comme le contenu (26') de la réplique de Pyrrhus, le contenu (25') de la réplique d'Andromaque est décalé. Mais autant le décalage construit par Pyrrhus se comprenait (le fils d'un ennemi constitue une menace), autant le décalage construit par Andromaque est absurde : un enfant malheureux ne constitue pas une menace ; le malheur d'un enfant ne manifeste pas son caractère menaçant. Le décalage est absurde, le contenu argumentatif impossible à soutenir, et Andromaque le prend faussement en charge. Son énoncé est ironique.

Le décalage constitue ainsi une des richesses de la langue. Découlant de l'entrelacement des mots, et non pas de leur simple apparition, il permet que l'aspect soit spécifié, détaillé (*Par sensibilité, Pierre a pleuré* est en cela plus riche que *Pierre a fait preuve de sensibilité*), comme il permet, à l'inverse, que l'enchaînement soit généralisé et la nature de l'événement déterminée (*par sensibilité, Pierre a pleuré* est également plus riche que *Pierre a pleuré*). L'entrelacement des mots permet d'instaurer entre les termes des relations qui n'étaient pas préalablement inscrites dans leurs significations, et de ce fait permet de construire des textes qui ne sont pas le simple reflet du système de la langue. Le décalage révèle un point de vue, ou plus exactement une appropriation de la langue, une utilisation de la langue, par un locuteur qui, entrelaçant termes caractérisants et termes consitutifs, nous apparaît alors comme conventionnel ou narquois.

6 Le paradoxe

Le paradoxe est également le fait d'un locuteur : un locuteur qui choisit de construire textuellement le schéma argumentatif que concrétise son énoncé. Commençons par un exemple :

(27) *Pierre ne sera pas condamné, même et surtout s'il est coupable*

(27) évoque les deux enchaînements (28) et (29) :

(28) *même s'il est coupable, Pierre ne sera pas condamné*

(29) *si il est coupable, Pierre ne sera pas condamné*

La situation que (28) décrit est bizarre, plus bizarre que celle décrite par (30) :

(30) *si il est coupable, Pierre sera condamné*

On ne dira pas, cependant, que (28) est paradoxal car l'emploi de *même si* dans (28) signale précisément qu'aurait été normal que Pierre soit condamné. Contre-partie transgressive de (30), (28), en quelque sorte, « confirme » (30), à la manière où, selon la sentence de droit latin, l'exception « confirme » la règle (*exceptio firmat regulam*). La bizarrerie signalée par (28), parce qu'elle est déclarée bizarrerie par (28), reste dans le même cadre que (30). (30), par sa banalité, est doxal et son converse transgressif (28), même s'il est moins banal que (30), est également doxal. Il n'en va pas de même pour l'enchaînement (29) qui, contrairement à (28), est normatif. (29) ne signale pas une bizarrerie, bien au contraire. (29) fait de la non condamnation de Pierre un cas normal et, ce faisant, s'oppose à la doxa de (30) et appelle des commentaires sur l'institution qui ne condamne pas Pierre : pourquoi acquitte-t-elle les coupables ? L'enchaînement (29) est insolite, paradoxal. Comment analyser ce paradoxe ?

On pourrait penser recourir aux croyances sociales. Il s'agirait de dire que (28) et (30) reposent sur la croyance banale que la culpabilité est à punir alors que (29), à l'inverse, reposerait sur la croyance inhabituelle que la culpabilité est à protéger. (28) et (30) seraient doxaux parce que la croyance de leurs locuteurs serait partagée ; et (29) serait paradoxal parce qu'à l'inverse, la croyance de son locuteur ne serait pas partagée. Mais une telle analyse est

insatisfaisante car rien dans l'enchaînement (29) ne nous dit que le locuteur croit lui-même que la culpabilité est à protéger. Ce que le locuteur de (29) dit, c'est seulement comment Pierre sera traité par l'institution : l'aspect FAUTE DC NEG PUNIR qui schématise (29) n'est pas une croyance du locuteur mais une propriété que le locuteur utilise pour décrire l'avenir de Pierre. Il en va de même pour (30) et (28). Leurs schémas FAUTE DC PUNIR et FAUTE PT NEG PUNIR ne sont pas des croyances. (28) et (30) sont, comme (29), des descriptions de Pierre et leur caractère doxal ne tient pas à une croyance que leurs locuteurs mobiliserait. Doxalité et paradoxalité sont des phénomènes plus intérieurs à la langue. La banalité de (30) ne tient pas à une banalité des croyances que cet enchaînement trahirait, mais à sa banalité linguistique, à sa conformité à la langue.

Mais en quel sens y a-t-il conformité à la langue ? Car, à l'inverse, le paradoxe n'est pas contraire à la langue. Non seulement les enchaînements paradoxaux sont possibles, mais leurs aspects eux-mêmes sont parfois lexicalisés. Non seulement il est possible de dire (31) :

(31) *cela a beaucoup fait souffrir Pierre et du coup il en a ressenti un certain plaisir*

mais, de plus, le schéma concrétisé par (31), SOUFFRANCE DC PLAISIR, appartient lui-même à la signification du mot *masochiste* ((31) pourrait se résumer en *Pierre a été masochiste*). La langue accepte donc et intègre, dans son lexique même, le paradoxe. Le paradoxe n'est pas contraire à la langue. Nous allons voir que, si certains aspects argumentatifs paradoxaux sont effectivement lexicalisés, par contre il n'en va pas de même des quasi-blocs dont ils proviennent. C'est au niveau des quasi-blocs que se définit la conformité ou au contraire l'opposition à la langue que constituent la doxa et le paradoxe ; c'est ensuite par héritage qu'aspects et enchaînements sont à leur tour doxaux ou paradoxaux.

Ainsi, je dirai qu'un quasi-bloc est « doxal » s'il appartient à la signification linguistique d'un mot de la

langue. Appartenant à la signification de *faute* – ou de *coupable* -, le quasi-bloc FAUTE(PUNITION) est de ce fait doxal. Je dirai ensuite qu'un aspect est « doxal » s'il spécifie un quasi-bloc doxal et je dirai qu'un enchaînement est « doxal » s'il concrétise un aspect doxal. Dans cette mesure, les aspects FAUTE DC PUNITION et FAUTE PT NEG PUNITION sont doxaux, ainsi que les enchaînements argumentatifs (30) et (28) qui les concrétisent. Cette définition par hérédité, on l'aura noté, rend inévitable que l'enchaînement transgressif (28) ait la même doxalité que l'enchaînement normatif (30). Dès lors qu'un quasi-bloc est doxal, tous les enchaînements qu'il préfigure, transgressifs ou normatifs, sont doxaux. Le conformisme se pratique aussi bien avec des *pourtant* qu'avec des *donc*.

Qu'en est-il, corrélativement, du paradoxe ? Nous avons progressé, car si SOUFFRIR DC PLAISIR est lexicalisé dans *masochiste* le quasi-bloc SOUFFRIR(PLAISIR) n'est par contre pas lexicalisé : la signification de *souffrir* ne contient pas SOUFFRIR(PLAISIR). Notre définition permet donc de dire que l'enchaînement (31), à propos du masochisme de Pierre, n'est pas doxal. Certes son aspect est lexicalisé mais pas le quasi-bloc dont il provient. Comme c'est au niveau des quasi-blocs que se juge la conformité à la langue, (31) n'est pas doxal. Il en va de même de notre exemple de départ (29):

(29) *si il est coupable, Pierre ne sera pas condamné*

Le quasi-bloc FAUTE(NEGPUNIR) n'est pas lexicalisé de sorte que les aspects FAUTE DC NEG PUNIR et FAUTE PT PUNIR qu'il préfigure, ainsi que l'enchaînement (29) qui concrétise FAUTE DC NEG PUNIR, ne sont pas doxaux.

Malheureusement un problème perdure. Les enchaînements paradoxaux sont certes des enchaînements qui ne sont pas doxaux. Mais cette remarque ne suffit pas à caractériser les paradoxaux car, parmi les enchaînements non doxaux, au sens que je viens de donner à la doxalité, il y a également (32) :

(32) *mon chat a miaulé et donc le disque s'est arrêté*

En effet, son aspect MIAULER DC ARRETER LES MACHINES spécifie un quasi-bloc MIAULER(ARRETER LES MACHINES) qui n'est pas lexicalisé. (32) n'est donc pas doxal. Or il n'est pas pour autant paradoxal car il ne prend le contre-pied d'aucun enchaînement doxal. (32) ne s'oppose à aucune doxa. En particulier, si on insère la locution *ne...pas* dans son second segment, l'enchaînement qui en résulte, *mon chat a miaulé et donc le disque ne s'est pas arrêté*, n'est pas plus doxal que (32) ; son quasi-bloc MIAULER(NEGARRETER LES MACHINES) n'est pas plus lexicalisé que le quasi-bloc MIAULER(ARRETER LES MACHINES) de (32). Autrement dit, nous avons jusqu'ici bien circonscrits les enchaînements doxaux mais l'ensemble des enchaînements non doxaux reste un grand bric-à-brac qui contient aussi bien des enchaînements invraisemblables comme (32) que des enchaînements contraires à la doxa comme (29), ou (31). Il nous faut encore faire le tri parmi les enchaînements « paradoxaux » comme (29) et (31) des enchaînements simplement « contextuels » comme (32). Le paradoxe n'est pas seulement « autre » que la doxa : il s'oppose à la doxa, ou, plus exactement, la déforme.

L'opposition du paradoxe à la doxa apparaît nettement quand l'aspect paradoxal est lexicalisé. Considérons à nouveau le paradoxal (31), dont nous avons vu qu'il était préfiguré par le mot *masochiste*, et comparons-le au doxal (33) :

(31) *cela a beaucoup fait souffrir Pierre et du coup il en a ressenti un certain plaisir*

(33) *cela a beaucoup fait souffrir Pierre et du coup il n'était pas bien*

(31) peut être un exemple de *Pierre est masochiste* tandis que (33) signifie par contre *Pierre n'est pas masochiste*; il y a entre (31) et (33) la même

relation qu'entre une affirmation et sa négation par *ne...pas* ; en ce sens, le paradoxe s'oppose à la doxa. Mais Ducrot et moi avons donné trop d'importance à cette opposition et nous avons eu tort de concevoir le paradoxe comme le contraire de la doxa, comme relevant d'un bloc sémantique en quelque sorte symétrique du bloc doxal, comme le reflet gaucher d'un bloc doxal qui serait banalement droitier. Une telle approche est simplificatrice, car, si le paradoxal (31) s'oppose bien au doxal (33), par contre le paradoxal (31) est en relation graduelle avec le doxal (34):

(34) *cela a fait beaucoup souffrir Pierre pourtant il n'était pas trop mal*

En effet, (34) est un exemple de *Pierre n'est pas douillet* et cette reformulation de (34) est fiable par *même* à la reformulation de (31) par *masochiste*:

(35) *Pierre n'est pas douillet, il est même masochiste*

Les aspects SOUFFRIR PT PLAISIR et SOUFFRIR DC PLAISIR sont en relation graduelle. Il en va de même dans notre exemple de départ. L'emploi de *surtout* dans (27) marque également la compatibilité du doxal (28) et du paradoxal (29), et leur relation graduelle :

(27) *Pierre ne sera pas condamné, même et surtout s'il est coupable*

(28) *même s'il est coupable, Pierre ne sera pas condamné*

(29) *s'il est coupable, Pierre ne sera pas condamné*

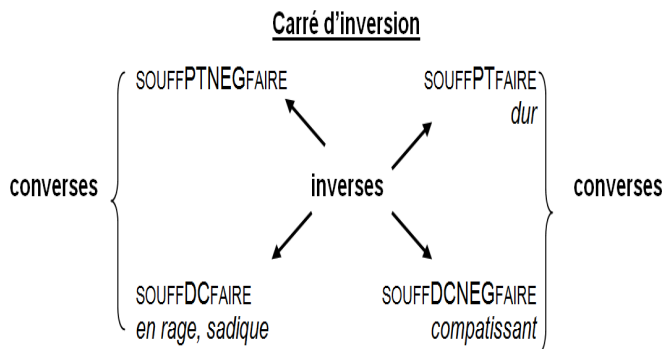
Certes opposés, doxa et paradoxe sont compatibles dans un même discours. C'est ce que montre encore l'exemple suivant, tiré de l'adaptation française qu'André Maurois donne, dans *Les Silences du Colonel Bramble*, au poème *If* de Rudyard Kipling:

Si tu peux être dur sans jamais être en rage

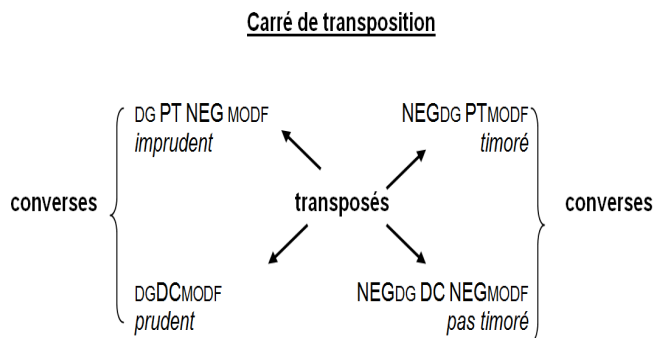
*Si tu peux être brave et jamais imprudent
 Si tu sais être bon, si tu sais être sage,
 Sans être moral ni pédant
 [...] Alors les rois, les dieux, la chance et la victoire
 Seront à tout jamais tes esclaves soumis
 Et, ce qui vaut mieux que les rois et la gloire,
 Tu seras un homme, mon fils*

Le locuteur de la strophe en *si* prévient en effet son interlocuteur contre un excès : il lui conseille d'être dur, sans aller jusqu'à l'excès que serait la rage ; il lui conseille d'être brave sans aller jusqu'à l'excès que serait l'imprudence ; il lui conseille d'être sage sans aller jusqu'à l'excès d'être pédant. Le locuteur instaure une relation graduelle entre *dur* et *en rage*, entre *brave* et *imprudent*, entre *sage* et *pédant*. il instaure une relation graduelle entre les aspects signifiés. Or, concentrons-nous sur l'exemple de *dur* et de *en rage*. L'adjectif *dur* signifie l'aspect A FAIT SOUFFRIR PT X FAIT A: il s'agit d'un aspect doxal car A FAIT SOUFFRIR (NEG X FAIT A) appartient à la signification de *faire souffrir*. La signification de *dur* est à la fois transgressive et doxale. Qu'en est-il maintenant du terme *en rage* ? On commencera par noter que l'excès dont nous prévient le locuteur du vers *si tu sais être dur sans jamais être en rage* découle de ce que dans *en rage* se trouve l'idée d'agir *parce que* cela fait souffrir. Le locuteur conseille d'être dur, de passer outre la difficulté qu'il y a à faire souffrir, mais il prévient de ne pas faire souffrir par goût. Le vers est comparable à *si tu peux être dur sans jamais être cruel, sans jamais être sadique*. L'expression *en rage* signifie A FAIT SOUFFRIR DC X FAIRE A. Or, cet aspect est paradoxal. L'expression *en rage* (A FAIT SOUFFRIR DC X FAIT A) est en relation d'opposition avec l'aspect doxal de *compatissant* (A FAIT SOUFFRIR DC NEG X FAIT A) et, en même temps donc, c'est ce que montre le vers de Maurois, l'aspect paradoxal de *en rage* est en relation graduelle avec l'aspect doxal de *dur* (A

FAIT SOUFFRIR PT X FAIT A). Je représente cette double relation d'opposition et de gradualité entre paradoxe et doxa par le diagramme suivant – pour des raisons de place j'ai abrégé « A fait souffrir » par « souff » et « x fait A » par « faire » :

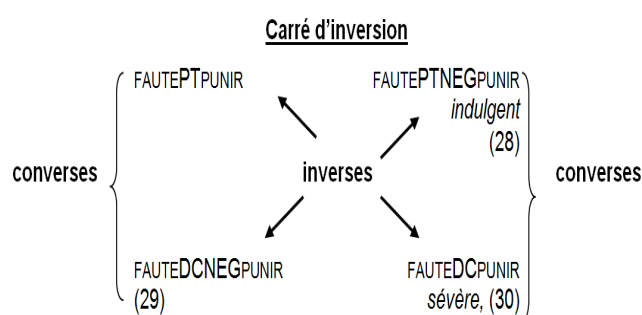


Le carré d'inversion ressemble au carré de transposition que nous avons vu à propos du danger qui modifie le comportement – et que je rappelle ci-dessous - en cela qu'ils comparent tous les deux des quasi-blocs de converses, représentés en colonnes sur les diagrammes :



Mais la relation graduelle qui s'instaure entre aspects en diagonale n'est pas la même. Dans le cas de la transposition, les premiers segments des aspects en relation graduelle (DG ET NEG DG) s'opposent ; dans le cas de l'inversion, les aspects en relation graduelle partagent les deux mêmes segments (SOUFFRANCE ET NEG FAIRE). Du coup, les quasi-blocs comparés ne sont pas de même nature. A l'intérieur du carré de transposition, il s'agit de quasi-blocs doxaux ; dans le cas du carré d'inversion, il s'agit d'un quasi-bloc

paradoxal et d'un quasi-bloc doxal. La colonne de gauche représente le quasi-bloc paradoxal SOUFFRANCE(FAIRE) et la colonne de droite représente le quasi-bloc doxal SOUFFRANCE(NEGFAIRE). Ces quasi-blocs sont à la fois en relation d'opposition (car il y a opposition entre leurs aspects normatifs) et en relation graduelle (car il y a gradualité entre les aspects inverses). Je dis qu'ils sont « complémentaires » à l'intérieur d'un carré d'inversion. On peut reconduire le même carré d'inversion pour notre exemple de départ :



C'est au niveau des quasi-blocs que se définit la doxa et le paradoxe. Un quasi-bloc est doxal s'il est lexicalisé et un quasi-bloc est paradoxal si son complémentaire à l'intérieur d'un carré d'inversion est doxal. C'est ensuite par hérédité qu'aspects et enchaînements sont doxaux ou paradoxaux. Le paradoxe n'est pas simplement opposé à la doxa : il en est une déformation.

Ainsi, comportant à la fois un lexique préfigurant des enchaînements et une grammaire permettant de matériellement les construire, la langue définit la doxa et rend possible le paradoxe. Cette alternative est pour moi révélatrice de la nature même de nos discours, parfois conformes au lexique et parfois lieux d'invention. Parfois l'emploi des mots rend simplement présents les quasi-blocs et les aspects qui leur étaient déjà attachés : les mots expriment alors, isolément, leur signification, et leur emploi rend réelles les virtualités argumentatives qu'ils contenaient déjà, sans qu'aucune mise en relation nouvelle ne soit

effectuée. Mais tel n'est pas toujours le cas. D'autres fois, l'entrelacement des mots crée un sens nouveau. Les mots alors, au lieu d'exprimer leur signification isolément, au lieu d'imposer les potentialités que la langue leur a attachées, se combinent, se connectent, pour construire et manifester de nouveaux schémas. C'est une telle construction que l'enchaînement *s'il est coupable, Pierre ne sera pas condamné entreprend*; c'est de cette manière que cet énoncé communique FAUTE DC NEG PUNIR et au delà FAUTE(NEGPUNIR). Par connexion, il exprime un aspect qui ne se trouve dans la signification d'aucun de ses mots. C'est l'entrelacement qu'il constitue qui fait ici, directement, sens. La construction argumentative que reflète un texte, l'assemblage qu'il montre, le tout qu'il constitue, peut découler de la signification des mots, mais il peut également être le fait d'un locuteur qui, s'appropriant la langue, construit le texte.

7 Conclusion

La version rénovée de la Théorie des Blocs Sémantiques, que je viens de présenter, repose essentiellement sur une nouvelle notion : celle de quasi-bloc. Les quasi-blocs constituent un degré intermédiaire entre les aspects argumentatifs et les blocs sémantiques. Communs à deux aspects argumentatifs, ils en représentent l'alternative. Présents dans la signification des mots, au même titre que les aspects, ils permettent de distinguer dans cette dernière deux parties : celle constituée d'aspects (elle correspond à ce que j'appelais l'argumentation interne d'un mot) et celle constituée de quasi-blocs (elle correspond à ce que j'appelais l'argumentation externe d'un mot). De natures différentes, aspects et quasi-blocs se nient de manières différentes : l'opposé d'un aspect est son converse, l'opposé d'un quasi-bloc est son complémentaire (la version standard de la théorie admettait, sans explication, que la négation

s'effectuait de manières différentes selon que l'aspect appartenait à l'argumentation interne ou à l'argumentation externe). La notion de quasi-bloc permet de plus d'introduire entre les mots une nouvelle relation : *être prudent* (DANGER DC MODIFIER) est une « manière » de réagir au *danger* (DANGER(MODIFIER)) ; *saisir un sabre* (FORT PT BLESSABLE) est une « manière » de *pouvoir blesser* ((NEGFORT)BLESSABLE). Enfin, la notion de quasi-bloc permet de définir le conformisme linguistique de certains de nos discours (est doxal un quasi-bloc lexicalisé et, par hérédité, un aspect ou un enchaînement préfiguré par un quasi-bloc doxal), comme elle permet de rendre compte de la double relation, à la fois oppositive et graduelle, que le paradoxe entretient avec la doxa (un quasi-bloc est paradoxal si son complémentaire à l'intérieur d'un carré d'inversion est doxal).

Par ailleurs, la version rénovée de la Théorie des Blocs Sémantiques distingue trois emplois des mots. Ils peuvent être constitutifs (ils déterminent le schéma concrétisé), ils peuvent être singularisants (anecdotiques, ils amènent seulement à concrétiser le schéma argumentatif en discours), ou enfin ils peuvent être caractérisants (ils concrétisent le schéma argumentatif et en même temps sont mis en regard avec lui). Il apparaît alors que la signification d'un mot ne reflète pas ce qui est commun à tous ses emplois, mais seulement ce qui est commun à ses emplois constitutifs - et plus précisément à ceux de ses emplois constitutifs qui ne sont pas connectifs. La signification n'est pas une contrainte à dire. Ni une contrainte à dire telle chose (un terme singularisant ne signifie rien), ni une contrainte à seulement dire telle chose. Il y a dans l'entrelacement des mots une richesse de sens possible. Ainsi, employé comme caractérisant, un terme peut construire un enchaînement décalé et de cette manière étoffer l'aspect concrétisé en mettant en regard les enchaînements qu'il préfigure avec l'enchaînement

décalé – il peut étoffer l'aspect ou, par ironie, rendre absurde son utilisation. De même, connecté à un autre mot, un terme peut exprimer de nouveaux aspects, jusqu'à déformer la doxa en paradoxe. Si la langue fournit un lexique chargé d'enchaînement préconstruits, elle fournit également une grammaire permettant de mettre en relation les enchaînements préconstruits avec de nouveaux enchaînements, ainsi que de construire de nouveaux schémas d'enchaînements.

La signification des mots ne nous contraint donc pas à développer et répéter, texte après texte, la structure argumentative de la langue. La structure que le lexique peut donner à un texte n'est pas la nécessaire structure de tous les textes. La structure argumentative de la langue est plutôt une norme. Arbitre de tous nos discours, c'est elle qui nous amène à juger cohérents les discours doxaux et à l'inverse à juger absurdes ou paradoxaux les autres. C'est en référence à la structure du lexique que nous jugeons tel discours convaincant et tel autre non, tel discours banal et tel autre sémantiquement riche. Si nous sommes libres de mettre en oeuvre toutes les constructions linguistiques, par contre l'image que nous donnons de nous-mêmes, la solidité de notre discours, sa qualité stylistique, restent soumises à des règles préfigurées par la signification argumentative du lexique.

Références bibliographiques

- ANSCOMBRE, J-CI. (1989) « Théorie de l'argumentation, topoï et structuration discursive, *Revue québécoise de linguistique*, n°18, 13-55.
- ANSCOMBRE, J-CI et O. Ducrot (1983) *L'argumentation dans la langue*, Liège: Mardaga.
- BENVENISTE, E. (1966) *Problèmes de linguistique générale*, Paris: Gallimard.
- CAREL, M. (2011) *L'entrelacement argumentatif*, Paris: Honoré Champion.

DUCROT, O. (1972) *Dire et ne pas dire*, Paris: Hermann.

DUCROT, O. (1988/1995) « Topoï et formes topiques », repris avec quelques remaniements in J-Cl. Anscombe (ed.) *Théorie des topoï*, Paris : Kimé, 85-99.

DUCROT, O. et M. Carel (1999) « Les propriétés linguistiques du paradoxe: paradoxe et négation » *Langue Française* n°123, 27-40.

COMO CITAR ESSE ARTIGO

CAREL, Marion. Signification et argumentation. *Signo*, Santa Cruz do Sul, v. 42, n. 73, jan. 2017. ISSN 1982-2014. Disponível em: <<https://online.unisc.br/seer/index.php/signo/article/view/8579>>. Acesso em: _____. doi: <http://dx.doi.org/10.17058/signo.v42i73.8579>.